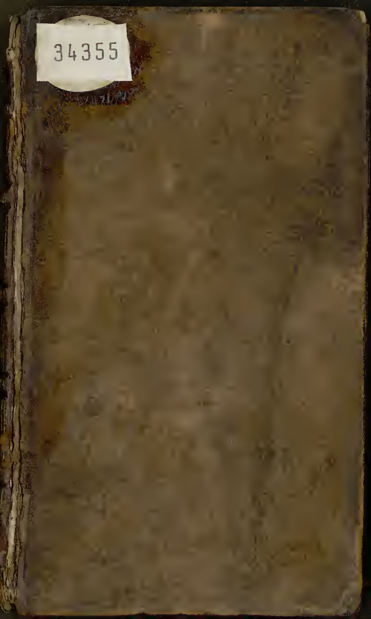
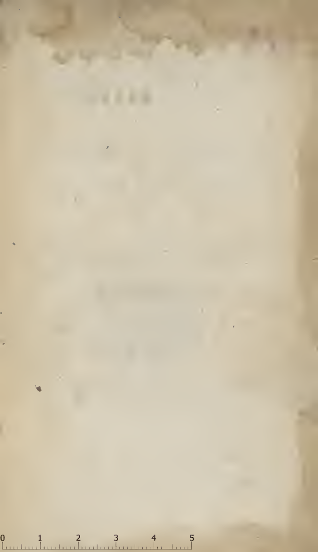

34355





DISCOURS PHYSIQUE SUR LES FIEVRES QUI ONT REGNE' LES ANNE'ES DERNIERES.

Par M. HUNAUT, Docteur en Medecine de l'Université d'Angers.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCVI.

AVEC PRIVILEGE.



DISCOURS PHYSIQUE, SUR LES FIEVRES *Qui régnent depuis quelques années.*



OUT le monde convient que la nouveauté de ces Fiévres, eſt l'effet du déreglement des ſaiſons des dernieres années, & des mauvais alimens dont on a eſté forcé d'uſer. Cette opinion eſt trop vrayſemblable, & s'offre trop generalement à l'eſprit d'un chacun pour eſtre rejettée: Mais il eſt neceſſaire de l'approfondir, pour en déduire clairement les conſequences de ces déſordres, & pour avoir des idées preciſes de la mauvaiſe qualité que les alimens en ont contractée.

Il est vray qu'il faudra s'engager en de vastes recherches, afin de réüssir dans cet examen ; puis qu'on ne sçauroit, sans parcourir l'Histoire generale de l'Univers, en découvrir les dereglemens. Neanmoins j'oseray asseurer qu'avec le secours de la Chymie (qui imite si ingenieusement la Nature,) on penetrera les mysteres qui importent le plus à nostre dessein. Voyons donc en peu de mots ce qu'elle nous apprend en general, pour nous conduire avec ordre dans nostre discussion particuliere.

PREMIERE PARTIE.

Considerations generales sur l'Histoire de l'Vnivers, pour découvrir la cause des Fiévres malignes.

L'Univers est divisé en deux parties, dont l'une active & toute puissante dispose de l'autre, qui est passive . selon les loix immuables de la nature;

On nomme celle-là, le Ciel, & l'autre la Terre; concevant par la premiere, non ſeulement l'immenſiré de ces eſpaces où ſe perdent nos ſens, mais encore les Aſtres mêmes, & les Planétes; & par la ſeconde, tout ce que la Terre renferme dans ſon Globe.

Des propriétez du Ciel.

LEs Chymiſtes n'accordent au Ciel qu'une puiſſance Excitative capable de ſuſciter au gré des tems la forme dont la Terre contient la matiere. Ils diſent que de même que la Chymie donne ſucceſſivement une infinité de conſiſtances à une même matiere, ſelon les degrés de feu dont elle la traite; (reduiſant, par exemple, une même plante en eſprit *éthéré*, ou la fixant en verre, & l'arreſtant à beaucoup d'autres états moyens entre ces deux extrêmes, la Terre eſt une maſſe ſuſceptible de toutes ſortes de formes; & que les Aſtres ſont des feux diſpoſés dans ſa circonference pour les produire: de maniere que bien que les aſtres nous doivent dé-

signer par leurs revolutions l'étenduë des jours, des mois, des années, & nous éclairer comme autant de flambeaux ; il ne faut faire attention qu'à leur chaleur, & ne les considerer que comme une infinité de grands brasiers alumés pour cuire, & pour préparer la matiere des choses, dont toute la terre est formée : c'est pourquoy quelque difference qui se trouve entre les astres & les planetes, les Chymistes confondent l'action des uns avec celle des autres : parce que, soit que ceux là tirent de l'immensité de leurs tresors leurs precieuses influences ; & que celles-cy empruntent de leur commerce, ce qu'elles reflechissent ; c'est toûjours la même influence directe, ou reflechie, qu'on reçoit de leurs aspects. Ils assurent que comme l'on ouvre ou l'on ferme les Registres des fourneaux, afin de donner plus ou moins d'activité au feu, (l'air en étant & l'aliment, & la bride) les planetes sont placées au tour des astres, pour augmenter ou pour diminuer leur chaleur. Par exemple, lorsque le Soleil répand toûjours & en tous lieux, sa lumiere & sa chaleur avec une

égale abondance, la Lune & les autres planetes ſe venant poſer dans les lignes de direction, qui doivent reflechir ſur la terre ce qui paſſeroit au-delà, augmentent par leurs aſpects la maſſe des rayons, dont-elle eſt frappée, à proportion de l'étenduë de leur Diſque : alors tout ce qui eſt du commerce de la circulation, comme la ſéve dans les plantes & les arbres, ou le ſang dans les animaux, & meſme les vapeurs qui s'élévent dans l'air, ſont & plus rapidement & plus copieuſement emportées ; au lieu qu'elles retombent ſur la terre d'une infinité de manieres, lors qu'elles ceſſent d'en eſtre ſoûtenuës.

Des proprietez de la Terre.

APrés que la Chymie a ainſi découvert l'ordre & la proprieté des Cieux, elle deſcend dans l'examen de la terre, qu'elle trouve compoſée de minéraux ; mais dont elle découvre d'abord que les principes ſont auſſi ſubtils, auſſi legers, & auſſi purs, que ceux dont le Firmament eſt formé : car

ſes experiences nous aprennent par quel artifice des ſubſtances auſſi pures, ſe fixent groſſierement ſous le ſceau de leurs formes, & par quelle mechanique elles en détruiſent peu à peu l'impreſſion, pour en recevoir de nouvelles.

La Chymie admire donc autant la maſſe de la terre, quoy que tres petite en comparaiſon des Cieux, que ce qu'elle trouve de plus ſurprenant dans leur immenſité : mais au lieu qu'elle eſt charmée de trouver icy toutes choſes dans leur perfection, ſon étonnement à l'égard de la terre, eſt de voir qu'un cahos ſi étrange doive ſervir à la production des plus beaux ouvrages de l'Univers. En effet, ces maſſes groſſieres & terreſtres que nous foullons aux pieds, étant peu à peu diſſoutes par la chaleur des Cieux, ſe rarefient, ſe volatiliſent, & s'élevent au devant du Soleil, portées pour ainſi dire, ſur les aiſles des vents, afin de recevoir plus immediatement ſa chaleur; alors elles forment ces nüages majeſtueux qui roulent gravement ſur nos teſtes, & parent les Cieux d'une infinité de figures, que

le Soleil peint de ses plus précieuses couleurs.

La Chymie également attentive & clair-voyante dans ce magnifique spectacle en pénétre heureusement les raisons, & découvre que ces infatigables mouvemens, qui élevent ainsi dans le ciel la quinteſſence de la terre, doivent moins servir à manifester la souveraineté de l'Auteur de l'Univers, qui se joüe ainsi des plus grandes choses par l'immensité de son pouvoir, qu'à préparer par les alternatives de la rarefaction & de la condensation, la matiere des choses: C'est pourquoy elle déclare avec beaucoup de raison, que toute la science de la nature consiste à sçavoir noüer, & dénoüer, condenser, & rarefier, fixer, & résoudre, partageant ainsi les revolutions qui paroissent sur le theatre de l'Univers en ces deux termes de la generation, & de la corruption.

Ces deux grands évenemens executent la souveraine volonté de Dieu dans l'accomplissement general de toutes les productions naturelles, par deux moyens aussi differens l'un de l'autre, que l'esprit l'est du corps, la vie de la

mort, & la lumiére des ténébres.

Du concours du Ciel & de la Terre, & des moyens de leur action.

IL regne dans les cieux une ame vivifiante,& une esprit chaud & ignée, par lequel ils animent toutes les choses. La terre & la mer n'ont rien d'impénétrable à ses rayons, bien qu'il ne s'y répandepas toûjours avec une égale abondance & un même succés, parce que la terre est aussi partagée d'une vapeur minerale, aigre, subtile, penetrante & d'une proprieté tres-contraire: car elle fixe, congele, & durcit les corps qu'elle penetre, autant que l'influence des cieux les ouvre & les rarefie, & par ce moyen elle éteint & suffoque la vie, autant que la chaleur des cieux la fortifie & la conserve.

C'est par cette vapeur aigre (disent les Sages) que les mineraux sont d'une consistance si roide, si dure, si cassante, & que les métaux même les plus par-

faits, ont des mines si corrompuës, qu'il les faut long-temps cuire & purifier avant de les mettre en œuvre. C'est cette acide crud & indigeste, qui forme le monstreux assemblage des *Marcassittes*, *des pyrites*. *des Zaincs*, *des arsenics*, *des realgas*, *des orpins*, *des vitriols*, *des alums &c.* & leur donne de si étranges proprietés : c'est luy qui rend les matieres, où il abonde, comme dans l'antimoine, l'étain, le plomb, le mercure, capables d'aigrir & reincruder les autres métaux, & d'infecter les liqueurs de terribles qualités. Ainsi la vapeur du plomb glace & fixe le mercure ; celle de l'étain aigrit les métaux, avec lesquels on l'allie ; l'antimoine les détruits tous, & rend le plus excellent vin, émetique : le vinaigre, purgatif, & le nitre, diaphoretique.

Usage de cet esprit acide.

LA matiere n'ayant d'elle même aucune consistance, céderoit comme une poudre subtile à la rapidité des influences celestes, & ne rempli-

roit l'Univers que d'une fumée ténébreuse sans les nœuds secrets, que cet acide coagulant pratique entre ses parties.

De même donc qu'il se fait en nous un certain balancement du poids de la matiere & de la legereté des esprits, par lequel nos actions sont harmonieusement concertées; il se fait un mélange de l'extrême vivacité de l'esprit universel, ou de la chaleur des cieux, & de la pesanteur de cet acide coagulant : en sorte qu'à proportion que l'un ou l'autre domine, on voit les productions de leurs assemblages s'élever dans l'air en méteores, se fixer en arbres & en plantes à la superficie de la terre ; enfin demeurer concentrées dans ses entrailles, comme font tous les minéraux.

Ainsi toutes les choses sont composées de deux parties principales : La chaleur vivifiante des Cieux les anime, les meurit, les perfectionne : l'acide terrestre & minéral, affermit & maintient leur consistance : & plus l'un ou l'autre domine, on voit par exemple les fruits d'une substance plus legere, plus rarefiée, plus volatile, d'un goût

plus agreable, plus délicat, d'une odeur plus ſuave, enfin d'une couleur plus brillante ; en un mot, on les voit plus murs & mieux conditionnés : ou plus peſants, plus terreſtres, plus acres, plus verds ; enfin plus imparfaits, & plus contraires à la ſanté.

Comme ces deux principes ſont d'une trop grande ſubtilité pour eſtre liés dans les corps ſolides ſans la médiation d'un véhicule tres aproprié à leur nature, le celeſte s'engage particulierement avec les parties ſulphurées ou balſamiques : & c'eſt d'où vient que les huiles, les graiſſes & le reſte des corps qui en participent, ſont les ſeuls alimens du feu ; au lieu que les ſels ſervent de baze & de ſoûtien au terreſtre.

De ſorte que tout ce qu'on voit éclore de fleurs & de fruits, portent tellement le caractere de l'un ou de l'autre, qu'à proportion que l'un y a plus de part ; c'eſt à dire, ſuivant ce que nous venons d'expoſer, plus ils ſont meurs & parfaits, plus le ſoulfre etheré l'emporte ſur le ſel fixe : au lieu que le ſel ſuffoque & éteint le ſoulfre

avant leur maturité, lorsqu'il domine, & qu'ils restent verds & cruds.

Toute la matiere qui entre dans la composition des choses, ne doit pas estre également subtilisée par l'effort de la fermentation, puisqu'il faut qu'une partie conserve plus de grossiereté, pour former le corps de leur machine, pendant que l'autre s'y joüe en mille circulations differentes au gré des besoins de sa forme. L'acide mineral se fixe particulierement dans cette premiere partie, à cause qu'elle conserve d'avantage son caractere minéral, ayant esté moins exercée par la chaleur terrestre: on la nomme pour ce sujet tartre du mot latin *tartarus*, qui signifie le centre de la terre, ou l'enfer selon les Poëtes. Or l'experience nous apprenant que cette matiere terrestre domine toûjours tres-abondamment dans les fruits mal meuris, & que leur usage est tres-contraire à la santé, nous devons conclure (aprés avoir premierement rapellé le souvenir de ces longs hyvers si froids, si incommodes, tantôt par une trop grande secheresse, tantôt par des pluyes importunes; de ces Prin-

temps

temps pluvieux & froids : de ces Etés inconſtans, de ces Automnes orageuſes : aprés, dis-je, avoir réflechi que la chaleur du Soleil fut ſi conſiderablement affoiblie (ſoit qu'il fût vray qu'une barre prodigieuſe obſervée dans ſon diſque, ou qu'une autre cauſe que j'ignore en interceptât l'influence,) qu'il régna preſque dans toutes les ſaiſons des vents froids, des gelées blanches, & des pluyes tres contraires à la maturité des fruits ; nous pouvons conclure avec raiſon, que la chaleur des Cieux ayant manqué, l'acide fixe & minéral de la terre, a prevalu dans les moiſſons, & que par conſequent toute leur malignité conſiſte dans cette funeſte diſproportion.

Cet acide n'eſt pas une idée de nouvelle invention : toutefois, ſi ceux qui n'ont jamais conſulté les Philoſophes en vouloient douter, qu'ils écoûtent le premier païſan, dont l'experience quoique tres bornée, n'a pas laiſſé de la découvrir. Mais qui n'a jamais entendu dire qu'il eſt des terres aigres, comme de douces ; que celles-là demeurent ſteriles par un excés de crudité,

pendant que les autres portent leur fecondité au delà des esperances des plus avares. En effet, selon que cette aigreur infecte plus ou moins la masse de la terre, ses fonds répondent diversement, & donnent des fruits plus precoces ou plus tardifs.

En vain le Soleil, prodigue dans sa chaleur les semences de la vie des choses, si leur matiere n'est favorablement preparée par une exacte proportion de leurs principes, on n'en voit éclore que de monstrueuses productions, au lieu de ces arbres spacieux qui portent si haut leurs branches, tirant une séve abondante d'un fond chaud & humide ; on voit une bruyere rampante, ou de steriles arbrisseaux dans les lieux aigres & arides. Aussi ceux qui pratiquent l'agriculture joignent aux soins d'un travail assidu des remedes specifiques pour medicamenter cette aigreur maligne : ils labourent continuellement leur champ, ils le fument d'excellent fumier : ils y répandent abondamment des cendres de lexive : mais puisque nous avons emprunté de leurs experiences le dessein

de noſtre methode curatoire, nous en parlerons plus à fond dans la derniere partie de ce diſcours.

Il ſuffit donc de faire icy reflechir que nous naiſſons plus immediatement de la terre, par l'emprunt continuel que nous faiſons de ſes fruits, que de nos peres, & que ce progrés admirable que fait la nature, conduiſant une même matiere par le détail d'un tres grand nombre d'operations, de la terre en nos veines, eſt une chaîne qui nous y lie, de laquelle on peut dire que toutes ces diverſes formes de l'herbe, de la fleur, du fruit, du bled, du raiſin, &c. (qui ſont comme autant de repos où la nature s'arrête quelque tems, & d'où elle reprend enſuite ſon ouvrage) ſont comme les differens anneaux: en effet, les hommes dépendent ſi abſolument de cette partie de l'Univers, qu'on les voit varier entre eux, par autant de caracteres qu'elle eſt partagée en des climats particuliers. Quelle prodigieuſe difference de l'Ethiopien & du Lappon, du Chinois, & de l'Ameriquain? mais ſans nous écarter en de ſi vaſtes courſes, quelle varieté de peuples en Europe?

les Allemans, les Espagnols, les Italiens, les Anglois: ou même pour nous renfermer dans les bornes d'un seul Royaume, ou d'une Province; les Montagnards se ressentent si fort de la dureté de leur païs, qu'on peut assurer qu'ils different autant de ceux qui habitent la plaine, qu'elle est differente des montagnes.

La matiere minerale dont les plantes & les fruits sont produits, est donc premierement préparée dans la terre, qui comme un estomac aidé de la chaleur du Soleil, la cuit & la digere. Les Cuisiniers luy succédent, & se placent, pour ainsi parler, entre elle & nôtre estomac; y ajoûtant par l'artifice de leurs industrieuses *digestions*, *triturations*, *macerations*, *fermentations*, *elixations*, *fritures*, *torrefactions*, & le reste de leurs assaisonnemens ce qui manque à la maturité des fruits: car toutes ces differentes préparations ne servent qu'à rendre la substance de l'aliment plus rarefiée, plus légére, plus digestible. L'estomac est ensuite placé entre les cuisiniers & les veines pour *exalter* par son levain la quinte essence de ces

matieres, je veux dire ce mercure alimentaire, ou cet humide radical, dont ſe fait la nourriture des parties : enfin la fermentation des veines tient le milieu entre la digeſtion de l'eſtomac, & *l'aſſimilation* des humeurs, ou leur converſion en la ſubſtance des parties.

Ainſi du general au particulier toutes les cauſes travaillent de concert pour une même fin: Mais parce qu'elles agiſſent chacune par des moyens particuliers, leur étenduë eſt ſi exactement bornée dans celle d'une certaine diſpoſition de leur ſujet & de leur inſtrument, qu'elles ſont incapables de rectifier mutuellement leurs erreurs : en ſorte que la ſeconde digeſtion (ne pouvant reparer les deſordres de la premiere, quand une crudité rebelle aux premiers examens a une fois prévalu, elle domine dans tout le reſte des operations : ainſi le cuiſinier le plus ingenieux ne réüſſit jamais avec un fruit mal conditionné : l'eſtomac en reſſent d'abord les artifices, & les veines n'en tirent qu'un mauvais ſuc.

L'hiſtoire de cette crudité me ſemble ſi plauſible, que je ne crois perſonne

capable d'en douter : Mais je pense qu'on sera surpris de me voir accuser une cause en apparence si simple d'une varieté de symptômes aussi étrange que celle de nos fiévres : J'en suis moy-même tres-étonné ; & si la verité ne m'eût forcé de le croire, j'aurois donné, comme quelques-uns, dans ces vastes raisonnemens de qualitez occultes, de proprietez *malignes*, de vapeurs empoisonnées, par lesquelles on ne propose à l'esprit que des idées confuses, & indéterminées ; plus capables de l'embarasser que de l'éclairer. Mais il est à propos de faire icy le détail des preuves qui m'ont convaincu.

Ayant quelquefois observé qu'un homme délicat forcé d'user de gros pain, & de viandes indigestes, tomboit insensiblement dans *le marasme*, son estomac accablé du poids de cette nourriture n'en pouvant rien digerer; au lieu qu'un païsan s'en engraissoit, & devenoit fort & robuste ; j'ay jugé qu'il ne faloit accuser ni malignité, ni poison dans la nourriture funeste au premier, mais qu'il s'en faloit prendre à une disproportion fâcheuse entre la délicatesse de son esto-

mac, & la groſſiereté de l'aliment : Et de là j'ay compris que lorſqu'il plaît à Dieu juſtement irrité,de tourner çà ou là le gouvernail de l'Univers, trop de chaleur ſublimant trop les principes, produit par des metéores trop rarefiez & trop actifs, des fiévres ardentes & peſtilencielles ; au lieu que trop peu d'exaltation les laiſſant fixes & cruds, cauſe les fiévres d'aujourd'huy : Et certainement toutes les parties de l'Univers ſont établies ſur des proportions ſi exactes, qu'on remarque une relation ſurprenante des plus petites choſes avec les plus grandes, ſelon le progrés de leurs cauſes. L'immenſitê des Cieux eſt proportionnée à l'étenduë de la Terre : l'influence des Aſtres, aux beſoins de ſes fruits : ceux qui nous ont dû ſervir de nourriture, à la délicateſſe de nos temperamens. Quand il arrive donc des déreglemens ſi conſiderables dans un ordre qui devroit être ſi regulier, c'eſt parce que Dieu, qui prepara des ſupplices d'abord qu'il prévit nos crimes, & qu'il nous vit coupables dans l'inſtant même qu'il nous conçût, les a ainſi ordonnez dés la Création géné-

rale : réglant par l'étenduë qu'il voulut donner à sa patience le tems de leur événement

---

Idée générale qu'on se doit faire du corps humain.

COncevons à present pour mieux juger dans la suite de la cause mechanique des maux, qu'il est de nôtre corps comme d'un luth, que chaque partie y est ajustée, & tenduë comme ses cordes; celle-cy d'une maniere, celle-là d'une autre; toutefois suivant le dessein d'un même effet, qui est l'harmonie : Pensons que tout y est inégal, mais d'une mesure proportionnée ; & que chaque action contribuë par sa propre difference à l'accomplissement d'une autre, dont elle est le prélude ou l'accomplissement: ainsi de même qu'un ton conduit à l'autre, soit en élevant ou en abaissant, ou qu'il l'accompagne pour luy donner plus de corps : & que ces admirables alternatives du grave & de l'aigu (comme qui diroit du bas & du

haut, du plus lent & du plus rapide, du ſimple & du composé dont l'oreille ſe jouë) forment le mode d'un même chant ; Les actions de la vie ſont produites par le concours & l'irradiation des eſprits, par le flus & le reflus des humeurs, & par telles & telles configurations des parties ſolides qui forment le corps de l'inſtrument : les autres parties ſont les puiſſances qui ordonnent & qui conduiſent leur operation : Le poids des liqueurs fixe à certaines meſures l'activité des eſprits, leur fluidité grave & pareſſeuſe en tempere l'effort, comme le balancier d'une montre modere par ſa lenteur la vivacité des reſſorts : Car de même qu'étant ôté, on les voit d'un mouvement rapide & dereglé, s'étendre & finir dans l'inſtant leur carriere ; il n'eſt point d'animal qui ne periſſe en d'étranges convulſions, auſſi-tôt qu'il a perdu la moitié de ſon ſang : au lieu que la peſanteur des humeurs l'emportant ſur l'activité des eſprits (comme lorſque le balancier eſt trop chargé les reſſorts s'arrêtent) l'animal s'aſſoupit, tombe dans la deffaillance & meurt.

Ces idées genera es d'une tres exacte proportion entre les causes & leurs sujets, se peuvent également demontrer par une infinité de manieres, parce que l'Auteur Tout-puissant en a tres-régulierement concerté les rapports, suivant ceux du nombre, des poids & des mesures: Si l'on veut donc un autre exemple, qui prouve incontestablement que la seule disproportion est cause de la malignité la plus occulte: Qu'y a-t-il de meilleur que le vin, & dont la nature se répare plus favorablement? Le vin neanmoins terrasse l'homme le plus robuste, luy ôte toutes les forces, cause un délire étrange, excite des fureurs horribles, produit des folies pitoyables; en un mot il devient l'occasion d'une infinité d'évenemens plus surprenans les uns que les autres.

Faisons donc maintenant connoître la funeste disposition qui s'est trouvée entre les fruits des dernieres années, & nos temperamens, afin d'expliquer méchaniquement l'effet de cette disproportion, que nous accusons de leur malignité.

Je ne diray point que le Berger s'est

plaint de voir perir ſes troupeaux dans les pâturages, que le Laboureur a trouvé ſes bleds *maigres* & peu nouriſſans, le Vigneron ſes raiſins verds & ſans douceur, que le Cabaretier n'a entonnê qu'un verjus deſagreable, que les pois & le reſte des legumes étoient pleins de vers, les racines ſéches & cordées dans la terre, les fruits d'un goût acre & ſtiptique, &c. A-t-on pû oublier ces calamitez? & en dois-je icy faire le triſte récit? Ainſi pour ne nous pas engager dans un trop long détail, il ſuffira d'examiner le défaut du vin, puiſqu'il tient le premier rang entre les alimens: Et comme nous jugeons mieux des choſes par la conſideration de leurs effets, que par la contemplation de leur cauſe, & qu'on peut tres-judicieuſement comparer certains petits vins verds, cruds, d'un mauvais fond, à ceux des dernieres années, nous ferons en peu de mots leur analyſe, & l'hiſtoire de leurs proprietez.

Histoire des vins.

TOus les vins sont composez d'un tartre resout en beaucoup de phlegme temperé par la douceur du soufre: les diverses proportions du tartre & du soufre font les differences de ces liqueurs: plus le soufre abonde, plus ses parties rameuses embarrassent les pointes acides du tartre, ou pour mieux dire empêchent la *flueur* ou liquidité du tartre; plus elles rendent les vins doux, agreables, nourissans, au lieu qu'ils sont durs, verds, petits, cruds, quand le tartre y domine: leur saveur est austere & picquante, aussi sont-ils plus capables de dessecher & de détruire les chairs, que de les augmenter: à peu prés comme la saumure, qui ronge & durcit tout ce qu'on y jette: on remarque neanmoins qu'il est des yvrognes de ces pernicieuses liqueurs d'une grosseur monstrueuse: mais leur embonpoint (si l'on peut nommer ainsi leurs prodigieuses *excroissances*) est plus contraire qu'utile à la santé: sa substance est tissuë d'une matiere

matiere fongueuſe & molle, dont la trompeuſe apparence couvre des gouttes, des gravelles, des rhumatiſmes, & mille autres fluxions biſarres qui étouffent la chaleur naturelle. Ces hommes efféminez partagent toutes les incommoditez du beau ſexe, ſans prendre aucune part à cette vivacité d'imagination qui eſt un de ſes plus beaux caracteres : à meſure que leur corps groſſit, leur eſprit s'obſcurcit ſi fort ſous le poids de leurs ſens, qu'ils ne deviennent enfin capables que de la digeſtion. Toutefois ils ne ſont pas les plus malheureux, l'excés de leur humidité émouſſant dans un mucilage onctueux l'acidité cauſtique du tartre : Car il en eſt d'autres où il domine d'une ſi cruelle façon, qu'aprés avoir long-temps erré dans les veines, il ſe répand ſur les parties nerveuſes, où il cauſe de tres-cruelles douleurs ; & même par l'interception des eſprits, il rend les membres entierement perclus. Ce que la Fable raconte du malheureux Promethée enchaîné ſur le Caucaſe, pour être dêchiré par un vautour, ſemble peu de choſe quand on le compare au ſupplice de ces miſerables

plus cruellement attachez sur leurs lits par leur propre impuissance, & jour & nuit tourmentez par l'acrimonie de leurs humeurs.

Quelquefois le phlegme qui domine abondamment dans ces mauvais vins, joint aussi ses symptomes à ces étranges calamitez : alors les hydropisies generales ou particulieres, les asthmes, les fluxions de poitrine, en un mot tout ce que le défaut de l'insensible transpiration peut causer, est de sa suite.

Les vins blessent d'abord plûtôt les entrailles que le cerveau, leur tartre grossier & caustique s'y précipitant dés la premiere digestion ; mais à mesure que par l'effort de la fermentation sa masse se brise, & devient plus rarefiée, & plus dissoute, elle penetre plus abondamment dans les veines, où elle attaque toute la masse des humeurs : ses combats produisent les chaleurs de la fiévre, l'ardente secheresse de la poitrine, la constipation des entrailles, les douleurs de reins, les hemorroides, &c. Enfin plus les vins sont fermentez, plus leur peu de soufre exalté avec une tres-grande quantité de tartre devenu volatil, les

rend fumeux, & porte au cerveau, où l'un & l'autre eſtant fixés, cauſent tous les accidens de l'yvreſſe ; comme les ſommeils lethargiques, les apoplexies, les paralyſies, les delires, les phrenéſies, les vertiges, &c.

Aprés ce long circuit de la fermentation, qui les éleve comme au comble de leur perfection, ils en declinent tout d'un coup, dégenerant en vinaigre lorſque le ſoufre trop rarefié s'exalte, & laiſſe le tartre dominer ſans rival ſur tout le phlegme.

Ces accidens ordinaires à ceux qui uſent trop avidement de ces mauvais vins, ſont preſque les mêmes qui accompagnẽt nos fiévres malignes, & bien qu'on ne puiſſe accuſer de gourmandiſe la plus grande partie de nos malades, leur malheur ayant eſté de trouver une même malignité répanduë dans toutes ſortes d'alimens : l'uſage moderé qu'on en a fait, a produit le même effet, qu'une honteuſe crapule: Mais d'ailleurs, ſi d'un coſté ces alimens ont eſté ſi dépravez par le défaut de digeſtion, nos propres temperamens n'ont pas eſté moins ſuſceptibles de ce deſordre univerſel. Car

nos corps errent sur la terre comme des plantes mobiles. Ce que la terre fait pour elles, se passe également pour eux dans nostre estomac ; la chaleur y cuit, y meurit, y perfectionne le suc alimentaire qui les doit reparer : C'est pourquoy le défaut de chaleur se faisant aussi bien ressentir dans nos entrailles, que dans le sein de la terre, l'aigreur minerale rebelle aux premieres operations, a pareillement éludé l'examen des dernieres, & répandu par consequent sa malignité par tout.

SECONDE PARTIE.

Histoire méchanique des proprietez de la crudité maligne des fruits, & des symptomes de nos fiévres.

QUelques soins qu'on se donne pour écrire avec exactitude l'histoire de ces fiévres, on n'en sçauroit dresser que des mémoires fort imparfaits, parceque

leurs accidens varient d'une infinité de manieres. On compteroit auſſi tôt tous les divers mouvemens d'un vaiſſeau, qui périt battu de l'orage, ou les flots d'une mer agitée : Car l'extrême délicateſſe d'un âge trop tendre, la foibleſſe d'un autre trop avancé, l'épuiſement ou la corruption des débauchez, les travaux exceſſifs, les ſoins & les peines dont la miſere ou l'excés de l'ambition accablent un malheureux, ne ſont point les cauſes de ces maladies ; les fiévres malignes attaquent toutes ſeules les plus vigoureux temperamens, & ne les peuvent ſurmonter ſans des efforts tres-conſiderables : mais auſſi quand on a heureuſement découvert leur principe, on ſe peut flater de tirer autant de lumieres de l'obſervation des ſymptomes les plus generaux, que du plus ſcrupuleux détail du reſte des accidens, parce que cette biſarre varieté dépend moins du changement des cauſes, que de la diverſité des temperamens plus ou moins forts & robuſtes. Il eſt bon même qu'un Medecin judicieux néglige les incidens ſuperficiels, pour ne s'attacher qu'à la cauſe principale, crainte qu'un trop

long examen luy fasse prendre le change, ou perdre l'occasion des premiers remedes, qui passe rres-promptement.

On raisonne trop presque toûjours, parce qu'on ne voit pas assez distinctement son objet. Et l'effet ordinaire de ces embarrassantes déliberations, est de confirmer plus de doutes, que d'éclaircir des veritez.

Ayant donc observé entre un tres grand nombre de symptomes differens, pour les plus ordinaires des cours de ventre mal conditionnez & inconstans, des chaleurs excessives dans les entrailles, des vers, des maux d'estomac, des tensions douloureuses dans toute la capacité de la region inferieure, beaucoup de secheresse & d'ardeur en la poitrine, une fiévre tantôt plus, tantôt moins violente, mais continuë, avec un pouls inégal, ou dur, petit, fréquent, précipité ou mou, obscur, foible & languissant: quelquefois des sueurs, mais philtrées, cruës, inconstantes, de simples moetteurs tres-légéres au col, aux bras, aux jambes, avec des chairs froides & molasses, quoique la peau fût aride & rude, des taches pourprées inégales

dans leur figure, livides & clair-semées, ou des lividités, & des meurtrissures aux doigts des mains & des pieds, aux bras, aux jambes, souvent au visage : le teint pâle, plombé, obscur, les yeux éteints & égarez, le regard triste, morne, languissant, le front ridé, les tempes séches & maigres, les jouës pourprées, le nez desseché, livide, ouvert, retiré, la bouche béante, les lévres brûlées, la langue noire, calleuse & decoupée, les dents noircies, les gencives pâles, les oreilles séches, froides, pâles & retirées; la respiration laborieuse, frequente précipitée : d'autres-fois la gorge enflée, les glandes parotides, amygdales, & les autres remplies d'humeurs épaisses & visqueuses : au reste un transport continuel au cerveau avec une alienation d'esprit, une stupidité, & quelquefois un delire, mais plus disposé à des réveries extravagantes qu'à la fureur, qui dégenerent dans une lethargie funeste : enfin des froids aux pieds insupportables, ou des frissons frequents qui parcouroient les jambes, les cuisses & les lombes, avec un engourdissement & une stupeur dans toutes les parties hau-

tes. Ayant donc obſervé ces ſymptomes, j'ay penſé que pour en mieux diſcourir, & tirer des examens de leur méchanique les lumieres qui nous ſont néceſſaires pour leur cure, il les faloit diviſer en trois claſſes ſelon l'ordre de leurs ſiéges particuliers, & de la raiſon de leurs origines : comprenant en la premiere ce qui marque une crudité plus manifeſte, comme les cours de ventre, les maux d'ſtomac, en un mot tout ce qui appartient à la region inferieure : dans la ſeconde les deſordres du ſang, & les maux qui deſolent la poitrine : enfin dans la troiſiéme les affections du cerveau & le déreglement des eſprits.

Hiſtoire méchanique des deſordres de la premiere claſſe.

PUiſque nous avons propoſé l'exemple du vin pour expliquer l'hiſtoire de la mauvaiſe conſtitution des alimens, nous dirons icy que comme par le dépoſt qu'il fait de ſon tartre dans l'eſtomac, il engendre une maſſe glaireuſe

ſemblable à peu prés à ces mucilages bourbeux qui pendent aux canelles, le reſte des alimens auſſi mal conditionnés y produit un limon froid, qui ſe répand enſuite dans toute l'étenduë des entrailles; de maniere que cette matiere cauſtique & minerale, épaiſſie par la chaleur, ſe lie peu à peu à leurs membranes interieures, comme le tartre ou la gravelle s'attache à la circonference interieure d'un tonneau.

Le premier effet de ce funeſte dépoſt, eſt de corrompre tellement le levain qui préſide aux digeſtions, qu'elles en deviennent chaque jour plus imparfaites: Car au lieu de reſoudre inſenſiblement en un chile loüable & bien conditionné les meilleurs alimens; & d'exalter heureuſement leurs principes: elles les briſent & les découppent en parties *integrantes*, & n'en compoſent qu'une liqueur corrompuë, &, pour ainſi dire, cadavereuſe, plus propre à infecter le ſang qu'à le bien reparer: alors quelques efforts que la nature faſſe dans les veines pour en rectifier la pernicieuſe qualité, les fermentations qu'elle excite, & les rapides circula-

tions qu'elle hâte, ne servent qu'à porter le desordre dans les esprits. De là naissent ces fiévres ardentes & continuës, qui remplissent particulierement le cerveau de vapeurs & de fuliginositez acres, séches, corrosives, & produisent des douleurs de tête cruelles; quelquefois même d'étranges delires, des palpitations de cœur, & des surprenantes defaillances.

Mais parce que la nature toûjours attentive aux moyens de nôtre conservation, tâche de temps en temps de chasser du fond de l'estomac & des entrailles les amas de mucilages caustiques, trop souvent leur évacuation violentée entraîne en mille sorte de selles les alimens qu'ils ont corrompus : ce qui produit ces flus lienteriques, ces *resolutions* bilieuses, cruës, puantes, aussi bisarres dans la qualité, & la couleur de leurs matieres, que dans l'irregularité de leur sortie. Tels sont aussi ces tenesmes douloureux, & les déplacemens cruels de certaines glaires venteuses & corrosives. Lorsque ces matieres fermentent par un excés de chaleur, elles se rarefient en vapeurs stiptiques & constipan-

tes, dont le propre eſt de ſuſpendre avec opiniâtreté toutes ſortes d'évacuations. Elles bouchent & êtouppent tellement les ouvertures par leſquelles la maſſe du ſang dépoſe dans les entrailles les impuretez les plus groſſieres, qu'elle en demeure chargée ; & redouble alors la vehemence de ſa fermentation ; à peu prés comme il arrive au vin müet & bourru.

Il naiſt une infinité de maux particuliers de ce deſordre general, parce qu'outre que chaque partie diverſement ſenſible dans ſa configuration ſinguliere, reçoit differentes atteintes d'une même matiere, que la circulation proméne depuis les pieds juſqu'à la tête, il ſe fait enfin mille dépôts qui produiſent des abcés dans les parties ſanguines, des tumeurs dans les glandes, des hydropiſies dans les capacitez, des apoplexies dans le cerveau, des paralyſies dans les nerfs, des galles & des ulceres ſur la peau. C'eſt par cette méchanique qu'il y a une ſi étroite ſympathie entre le cerveau & les entrailles, qu'il eſt plus ou moins troublé dans ſes fonctions par l'irregularité des leurs. La meilleure

partie de nos Auteurs s'est trouvée contrainte de consentir (malgré toutes les démonstrations de l'Anatomie) qu'il y avoit des routes secretes en faveur des vapeurs, qu'ils supposoient s'élever de la region inferieure dans la tête: Mais quelque prévenu que soit le Lecteur de cet ancien systeme, il en méprisera l'illusion aussi-tôt qu'il aura réflechi que le sang ne pouvant déposer dans les entrailles les ordures, en remplit nécessairement le cerveau. Verité tres-heureusement découverte par Hippocrate, qui dit à ce sujet que l'impuissance de l'estomac, & la paresse du ventre, causent une confusion generale, & remplissent tous les vaisseaux d'impuretés. *Ventris torpor & alvi segnities omnium conturbationem & vasorum impuritatem adferunt.*

Pendant que le ventre demeure paresseux, les symptomes se multiplient, & deviennent plus véhémens & plus cruels par la réaction de leurs causes. Car toutes les choses sont liées les unes aux autres par des enchaînemens si exacts, que le moindre effet se reproduit en de nouveaux incidens, & s'augmen-

te

tent ſans ceſſe dans ſon retour ſur le premier principe : Par exemple, le ſang plus violamment agité à cauſe des impuretez qu'il ne peut dépoſer, ſe détermine à couler plus impetueuſement qu'à l'ordinaire dans les gros vaiſſeaux de la region inferieure, tels que ſont l'artere & la veine deſcendante, celles du meſentere & des inteſtins, &c. & cauſe ainſi ces chaleurs des reins, celles des lombes, que l'on confond ordinairement avec celles des reins, ces battemens furieux dans la region de la ratte, ou du foye, ou de l'eſtomac, ces hemorrhoïdes cruelles, ces peſanteurs dans les cuiſſes, & un tres-grand nombre d'autres accidens, dont nous ferons quelque jour plus exactement l'hiſtoire.

La raiſon méchanique de ces évenemens, eſt que les veines violamment comprimées par la tenſion des entrailles empêchent que le ſang retourne auſſi facilement par leur canal, qu'il eſt deſcendu par celuy des arteres. D'où vient que la moindre choſe qui eſt capable de diminuer la tenſion des inteſtins, comme les lavemens, en-

tre autres moyens, soulage & guerit dans l'instant, bien qu'elle n'atteigne en aucune maniere le principe du mal.

Un des plus considerables accidens de ces fiévres, est sans doute cette tension génerale dans la région inferieure, dont les préludes sont une douleur dans les flancs, qui s'étendant peu à peu vers l'estomac embrasse insensiblement cet espace, & cause une roideur douloureuse aux muscles, une dilatation dans les autres parties, & un gonflement terrible dans toute l'étendüe du canal des entrailles, & même de la capacité de l'estomac : il s'augmente trop souvent si fort, quand les vapeurs fuligineuses du sang, qui transpirent dans les entrailles font excessivement fermenter la matiere glaireuse qui les remplit, que d'un coste le diaphragme violamment pressé vers la poitrine, interresse la liberté des poûmons, & par consequent celle de la respiration, & produit des palpitations de cœur, des étouffemens, &c. d'un autre il comprime le foye, la ratte, l'estomac; & d'un autre enfin la vessie, & le rectum. D'où l'on voit en même temps

arriver un tres-grand nombre d'évenemens fâcheux. Cette cruelle tension ressemble trop à l'hydropisie tympanite, pour que je me puisse dispenser à son occasion d'écrire en peu de mots ce que je pense de cette prodigieuse maladie.

Si ceux qui l'ont voulu expliquer n'avoient pas consideré, selon les préjugez ordinaires, les vents comme un air agité, ils se seroient moins trompez dans son éthiologie, & dans sa cure. Car les vents sont plûtôt une vapeur extraordinairement rarefiée, je veux dire une masse d'eau, ou de quelque corps solide tres-résout, que de simples ébranlemens d'air capables de tendre, & de remuer les choses : l'air en est le véhicule naturel, il leur sert de champ, & les soûtient par l'artifice d'un certain balancement dont nous expliquerons la mysterieuse méchanique dans l'histoire des principes; ainsi on les doit comparer à ces odeurs agreables que les Zephirs dérobent aux parterres, & penser que ces surprenantes productions que Dieu, dit le Prophete-Roy, tire de l'abîme de ses tre-

fors, fortent rapidement, & s'élevent de leurs matrices par l'effort de l'explosion, & de l'effervescence, comme font la vapeur du nitre & de l'antimoine, & celle du soufre & du charbon dans l'instant de leur détonation. Leur mouvement dépend de la premiere impulsion ; car formant en l'air un corps continu par l'union de leurs flots, il en est comme d'une longue perche qui avance d'un bout, avec le même effort qu'elle est poussée de l'autre : non seulement on les sent plus doux ou plus impetueux, selon qu'ils sont formez par des matieres plus ou moins expansives: on en voit aussi naistre divers effets à proportion de leurs proprietez specifiques. En effet, ceux-là glacent nos rivieres, durcissent la terre, dessechent les arbres : ceux cy brisant doucement les nœuds de ces funestes coagulations, r'ouvrent, rarefient, r'étendent les parties de la terre : les uns causent des fiévres malignes, ardentes, continuës, intermittentes : les autres des rhumatismes, des fluxions importunes, d'étranges constipations.

Comme nous faisons partie de l'U-

nivers, & qu'il a plû á Dieu de faire naiſtre les moindres évenemens des plus grandes cauſes, repréſentant en chaque ſujet ce qu'il opére dans l'immenſité de leurs aſſemblages; de même que par l'efferveſcence des ſoufres & des ſels métalliques ces exhalaiſons venteuſes s'élévent, & répandent leurs bonnes ou leurs mauvaiſes qualitez, il ſe rencontre en nos corps certaines matieres à peu prés également ſuſceptibles d'une exploſion venteuſe, qui produit en ſe rarefiant les gonflemens de la tympanite: & par conſéquent bien loin de croire qu'elle eſt produite par un air renfermé, il faut pour en mieux juger, conſiderer attentivement la qualité de la matiere qui l'engendre en ſe rarefiant; car c'eſt de là que l'une eſt facile à reſoudre, au lieu que l'autre plus rebelle élude toutes ſortes de remedes. La chaleur qu'on accuſe n'en eſt que l'inſtrument: auſſi ceux qui s'imaginent de pouvoir les guerir par des remedes rafraichiſſans, onr plûtoſt dépravé le levain de l'eſtomac, que donné la moindre atteinte à leur cauſe: quelques autres qui s'efforcent de les

surmonter par des purgations fréquentes & vigoureuses, les irritent également, parce que ces vapeurs stiptiques & resserrantes, ces aciditez tartareuses & coagulantes, ne peuvent-être adoucies & déprimées par les qualitez superficielles d'un purgatif, d'elles-mêmes trop capables de les susciter.

Pendant que ces symptomes exercent cruellement les malades, leurs estomacs premierement affoiblis par le defaut de leur levain, & de la chaleur naturelle, & par la funeste crudité des alimens, n'operent qu'une tres-imparfaite digestion, dont le peu de chile qui se dégage, est d'ailleurs dévoré dans les entrailles par une tres-grande quantité de vers, aussi tost qu'il y est descendu. Mais par malheur il augmente & anime plus leur faim qu'il ne la satisfait: ces cruels animaux la vengent sur la propre substance des entrailles, & causent ainsi une inanition continuelle, & des douleurs, qui jettent les malades dans la derniere defaillance.

Une partie des accidens qui se peignent sur le visage par des couleurs livides, pâles, noires, jaunes, verdâtres,

ou ſe repreſentent par des mouvemens extraordinaires, naiſſent du déchirement que font les vers de la partie la plus délicate & la plus ſenſible des entrailles : Les yeux en paroiſſent obſcurcis, éteints, languiſſans, leurs paupieres ſont livides, battuës, agitées : le nez ouvert, retiré, ſec, pâle, froid : le front amaigry, ridé, tendu, rude : les jouës plombées, creuſes : les lévres pendantes, convulſives : la bouche ouverte, la langue noire, calleuſe & découpée.

On s'appliqueroit à rendre la raiſon méchanique de ces ſymptomes differens, ſans la neceſſité qu'on ſe fait icy d'eſtre court.

L'hiſtoire méchanique de la generation de ces inſectes eſt ſi obſcure, & ceux qui l'ont voulu pénétrer, ſont partagez en tant d'opinions, qu'on peut aſſurer qu'elle eſt encore aujourd'huy un grand myſtere : Ceux qui admettent une confuſion de ſemences en toutes choſes, où elles demeurent ſteriles juſques au moment de leur fecondation, diſent que ces inſectes ont là leur embrion dans les fruits, propoſant

pour exemple ceux qu'on trouve interieurement rongés, bien qu'ils n'ayent aucune ouverture à leur superficie: Leur raison est que puisque la matiere est infiniment divisible, on ne doit astreindre aucun volume à la capacité des formes, ni se composer des machines considerables, de ce qui est mille fois plus petit que ce qu'on se peut imaginer. Ils assurent donc que leur naissance n'a rien d'équivoque ; au contraire que leurs especes sont aussi regulierement concertées dans l'ordre géneral des choses, que celle des animaux plus parfaits : mais que la grossiereté de nos sens, nos foibles lumieres, & souvent même le defaut d'attention nous font témerairement rejetter dans l'équivoque & le hasard ce qui est le plus judicieusement raisonné: Ce sentiment se trouve heureusement confirmé par l'accident d'aujourd'huy, puisque la chaleur affoiblie de nos estomacs, & par la trop grande crudité des alimens, & par la dépravation de nos temperamens, estant plus propre à susciter la vie de ces insectes, dont la semence est contenuë dans les fruits, qu'à

les digerer (à peu prés comme les Hypocaustes ou les Fours d'Egypte font éclore les œufs, qu'un feu plus ardent feroit cuire) en produit une si prodigieuse quantité. En effet, une viande exposée à une chaleur douce & conforme à sa qualité, est digerée, cuitte, & convertie en un suc tres-loüable : au lieu qu'une autre mise dans un lieu humide & plus temperé, s'altere, se corrompt, & se change en vers : par cette raison les petits enfans sont plus sujets que les hommes à cette pourriture animée, les sanguins & les pituiteux que les bilieux & les mélancholiques.

Je craindrois qu'on me crût capable de douter de la penetration d'esprit du Lecteur, si je poursuivois davantage l'éthiologie du reste des symptomes de moindre importance; puisqu'il est si facile d'en découvrir les raisons par l'histoire méchanique de ces premiers. Ainsi pour ne le pas attacher plus long-temps à mes idées sur leur sujet, je passe à de nouvelles considerations.

Histoire méchanique de la seconde Classe.

LA fermentation fait dans les veines, ce que la dissolution des alimens, ou leur premiere digestion opere dans l'estomac. Elle met en œuvre le chile qu'il a preparé, & separe ce qui luy est resté d'ordures par les voyes insensibles de la transpiration, par les urines, & par les selles. Elle ne differe donc de la premiere que par la disposition de ses vaisseaux, & l'issuë de ses évacuations. Ainsi lorsque le levain de l'estomac a manqué d'exhalter suffisamment les principes de l'aliment, & que les entrailles ont esté peu exactes dans la separation du pur & de l'impur, les crudités rebelles à ces premieres operations resistent également à tous les efforts de la fermentation.

Nous appellons fiévre tout mouvement extraordinaire causé dans le sang par la presence de ces matieres indigestes, ou par le défaut d'un principe

necessaire. Et nous prétendons suivant cette proposition generale, qu'il est autant de sortes de fiévres, que la fermentation naturelle est susceptible de dépravations particulieres.

Concevõs donc que par l'effort que fait la nature pour briser l'aigreur minerale qui vient d'éluder ses premiers travaux, toutes les humeurs sont jettées dans un desordre si confus, qu'il ne s'en fait aucune dépuration, amelioration, perfection; & qu'ainsi cette lympidité transparente ingenieusement pratiquée en faveur des esprits, qui les doivent pénetrer & remplir (comme la lumiere fait les corps transparents) est tellement détruite par la confusion de toutes leurs parties insensibles, qu'au lieu de s'y répandre facilement & d'en sortir sans embarras, ils n'y entrent qu'avec effort, & ne s'en échappent qu'aprés les avoir violemment agitées. Leurs mouvemens d'une étrange rapidité y causent une chaleur excessive. Alors les arteres s'élevent, se dilatent, se gonflent: Leurs membranes se durcissent, leurs battemens redoublent, se precipitent, & varient d'une infinité

de manieres. La poitrine en est agitée, le cerveau troublé, toutes les parties déconcertées, les yeux deviennent étincelans, rouges, larmoyans; leurs paupieres s'épaississent, & paroissent livides & plombées; le front se ride, se retire, la peau y est ternie, obscure, matte; les jouës sont plombées & creuses : le nez est sec, retiré, pâle, froid: la bouche béante : les levres livides & brûlées: la langue épaisse & noire. Enfin la chaleur dévorante de la fiévre s'augmentant de plus en plus par l'irritation des esprits, & la malignité des humeurs, détruit entierement l'œconomie naturelle; aussi le malade s'inquiete, se trouble, se desespere.

* *Qui pourroit sans pitié voir l'excés de sa peine,*
Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,
Et des torrens de feu roulent dans ces vaisseaux,
Où le sang fit couler ses paisibles ruisseaux.
Ce sang chaud & boüillant, cette flamme liquide,

Cette

Cette ſource de vie à ce coup homicide,
En ſon lit agitée ne ſe peut repoſer,
Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.
Les eſprits accourus en troupes mutinées,
Font cent tours & retours en leurs courſes bornées,
Et par leurs mouvemens ébranlent tout le corps
D'un mouvement confus agitent ſes reſſorts.
On diroit à le voir dans ce mortel orage
Que ſon ame troublée veut ſe faire un paſſage,
Qu'elle frappe par tout pour rompre ſa priſon,
Et ſe ſauver des feux qui brûlent ſa maiſon.

* Du Poëme de la Metamorphoſe des yeux de Philis en aſtres.

Ces ſymptomes communs à toutes les fiévre où la bile a beaucoup de part, ſont pour l'ordinaire favorablement terminés par des ſueurs abondantes. Mais la crudité minerale ou cet acide tartareux

& stiptique prévalant, comme nous l'avons dit, suspend de si heureuses crises, & entretient par la presence de la matiere plus rebelle, plus farouche, & la fiévre avec de fréquens redoublemens. De là on voit augmenter une alteration surprenante dans toutes les parties, & une noirceur sur la langue. On remarque la peau rude & fortement tenduë, bien que le fond des chairs reste mollasse & relâché. On y découvre des taches livides, clair-semées, bisarres & irregulieres dans leur forme & leur grandeur. Enfin le malade sent ses pieds plus froids que la glace, sa tête brûlante, & une douleur obscure, inquiete, semblable à d'extrêmes lassitudes & répanduë par tous ses membres.

Quoy que quelques célébres Auteurs se soient fort embarrassez dans la recherche des causes du pourpre, & de la diversité de ses consistances, je crois pouvoir en deux mots en développer le mystere. L'esprit acide, qui suscite les fiévres malignes par d'étranges fermentations, met le sang dans une si funeste confusion, qu'il brise l'extremité de ses vaisseaux capillaires; & se répand à leur

ouverture en de petites *équimoses*, qui ne sont pas plûtost sorties, qu'elles se coagulent, & portent dans leur couleur le caractere de leur acide malin. Car tous les acides ne coagulent pas seulement le sang, ils luy donnent aussi de nouvelles couleurs. L'un le rend pourpré, l'autre noir & livide, l'autre violet obscur, l'autre d'un rouge matte & plombé. C'est en quoy on peut tres-judicieusement juger de leurs proprietez par ces marques, quoy que tres-superficieles. Nous traiterons un jour plus à fond cette importante matiere dans un discours exprés sur la Cangrene.

Lorsque la pituite domine sur la bile, ces symptomes sont moins véhemens. Toutefois ils ne cessent pas d'être également funestes : au contraire, la crudité minerale trouvant en son phlegme un vehicule plus approprié, éteint la chaleur naturelle avec moins d'effort. En effet, on voit le malade d'une extrême defaillance dés le premier accés, stupide, étourdy : il regarde avec des yeux languissans, & demande du secours par la seule démonstration

de sa douloureuse impuissance. Son pouls est obscur, mou, foible, petit, viste, déreglé; l'artere se fait sentir relâchee, profonde, affaissée. Son ventre est prodigieusemenr tendu, bien qu'assez liberal d'une matiere cruë, puante, cadavereuse, & diversement colorée, parce qu'elle ne sort que par irritation. Elle provoque avant sa sortie des vapeurs malignes pareilles à celles de la tympanite; d'où vient que les entrailles s'étendent à mesure qu'elles se désemplissent. Ses urines sont assez copieuses, mais philtrées, cruës, & sans consistance : & comme les urines sont pour le sang, ce que les selles sont aux entrailles, les pieds, les cuisses, les bras se tumefient, deviennent œdemateux à proportion qu'elles sont & plus abondantes, & plus mal conditionnées. Il paroist aussi de legeres moitteurs : Mais parce qu'elles sont plus symptomatiques que critiques, je veux dire qu'elles coûtent plus à la nature, qu'elles ne sont favorables à ses desseins, elles épuisent les forces au lieu de les soulager.

Tant que cette vapeur minerale est absorbée dans la partie sulphureuse du

ſang, & que la force du temperament l'emporte ſur ſa malignité, on nourit dans ſon ſein un ennemy inconnu. Mais d'abord qu'elle s'échappe, & pénetre dans les nerfs; elle trouve leur ſuc ſi ſuſceptible de ſes funeſtes qualitez, qu'elle le glace, y éteint les eſprits: & ſe répandant ainſi ſucceſſivement dans toute leur étenduë, porte en détail la mort à toutes les parties.

Les morts ſont ſans doute d'autant plus ſurprenantes qu'elles ſont & plus ſoudaines & moins attenduës. Un homme vigoureux tombe tout d'un coup dans une extrême defaillance: Il ſe ſent ſubitement glacer par une vapeur errante dans l'interieur de ſes veines: Ses chairs refroidies ſont dans l'inſtant couvertes d'une moitteur épaiſſée & glacée: Un reſte de chaleur ſe retranche dans ſes entrailles, & diſpute quelque temps la place. Mais la circulation des humeurs interceptées, arrête les mouvemens du cœur, & alors les principes les plus actifs ne conſervent plus qu'une trepidation inutile. Il meurt. Toutefois on peut aſſurer qu'il n'arrive alors rien de plus éttange qu'en la

mort des vieillards, que l'âge conduit par ses longs détours dans le tombeau. Car les neiges de la vieillesse & les extinctions generales de la chaleur naturelle, sont les effets ordinaires de cette matiere, qui pénetre insensiblement dans les veines, s'y condense, s'y multiplie, à mesure que l'estomac s'affoiblit, & que ses digestions deviennent plus imparfaites. On voit donc aujourd'huy arriver en peu d'heures, ce qui se passe ordinairement dans l'intervale de plusieurs années. Ainsi les ciguës, les mandragores, & le reste des plantes chargées de cet acide mineral crud, froid, coagulant, contiennent les semences de la vieillesse. Et au lieu de depraver peu à peu l'excellence des humeurs, elles en infectent tout d'un coup la masse, & préviennent les termes de la vie, par une mort anticipée.

Comme le propre des semences de ces maladies est de se fixer solidement aux sujets qu'elles infectent, leur mauvaise qualité n'est pas fort expansive; & par consequent leurs symptomes ne sont aucunement contagieux: Ainsi bien que j'aye vû plusieurs personnes d'une

même maison mourir de suite, j'ay pensé qu'on devoit plûtôt s'imaginer que la même disposition, qui rendit la premiere susceptible de sa maladie, s'étant rencontrée dans la seconde & la derniere, elles en furent également accablées, que de juger qu'elles se la soient communiquées. En effet, j'ay remarqué en d'autres maisons qu'un mari perissoit entre les bras de sa tendre épouse sans qu'elle partageast son mal, bien que l'excés de sa douleur, & la délicatesse de son temperament l'en dûssent rendre tres-susceptible. C'est particulierement à la campagne que j'ay fait ces observations, trouvant dans le même lit le malade agonisant, avec sa femme, ou ses enfans, ou ses freres, sans que son mal passât à eux. Mais quel spectacle de l'extrême pauvreté, plus cruelle que ne le fut l'infame Mezence, puisqu'il ne faisoit que lier un homme vivant sur un cadavre, afin de tirer de la mort même l'horreur qu'il trouvoit à dire au fer & au feu, au lieu que cette déplorable misere unissoit par les nœuds de la necessité & de l'amour, plus serrez que ceux de Mexence la plus vi-

goureuse santé à l'agonie, l'épouse à la mort du mari, les enfans à celle de leur pere.

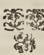
Les pointes acides de ce tartre malin, ressemblent à celles des clouds avec lesquels on unit plusieurs planches. Car elles demeurent si constamment liées dans les humeurs qu'elles ont coagulées, qu'il est presque impossible d'en détruire les assemblages. C'est pourquoy ceux qui en ont esté une fois attaquez, n'ont encore pû recouvrer parfaitement leur premiere santé: bien que par la force de leurs temperamens ils en ayent heureusement éludé la furie. En effet, ces fiévres n'ont jusques icy accordé que quelques tréves; ou déguisant en d'autres attaques l'ordre naturel de leurs symptomes, ont surpris la vigilance du Medecin, & trompé l'esperance du malade. Car tantôt on les a vûs en pleuresies, en fiévres doubletierces continuës, tierces, quartes: tantôt en hemorragies effroyables: tantôt en catharres, rhumatismes, asthmes, en un mot s'associer indignement à la tyrannie de tous les maux, qui agissent selon l'ordre des saisons. Ainsi les ma-

lades les plus favorablement traitez, n'en ont eſté quittes que par des langueurs ſi grandes, qu'il leur ſembloit être déja dans le dernier periode de leur vie. Leur teint pâle, leurs yeux triſtes, leur pouls petit & relâché, étant des marques trop certaines d'un mal toûjours preſent. J'ay même obſervé depuis peu en quelques-uns les mêmes marques pourpreuſes ſur la peau, que je leur avois trouvées l'an paſſé.

Comme la plus grande partie du monde a uſé des mauvais alimens que nous accuſons, & par conſequent contracté la cauſe d'une malignité generale, on doit craindre qu'elle ne reſte abſorbée dans les veines, à peu prés comme le grain demeure inconnu & confus dans la terre, juſqu'à ce qu'une pluye douce & une chaleur favorable en ſuſcitent la vertu; & qu'elles attendent de même ſilencieuſement l'occaſion d'agir ſelon l'exigence & la proprieté des temperamens. Car on remarqua l'an paſſé que les bilieux & les atrabilaires en furent ſingulierement attaquez, comme ſi la chaleur de la bile & la vivacité de leur temperament en eût precipité les

paroxismes. Ainsi que nous voyons les fruits plus précoces dans les climats les plus chauds, & les lieux les mieux exposez. De maniere que les sanguins & les pituiteux auront peut-être leur tour plus tard, parce qu'il faut mettre les principes en fusion avant qu'ils agissent, que les sels doivent être resouts, les soufres exhaltez, le phlegme rarefié, cuit, volatilisé. Ainsi chaque chose a ses saisons limitées par la nature, qui n'en decide ainsi que sur les proprietez de leurs causes.

Cependant on peut assurer que les saisons commençant à reprendre leur premiere regularité, & la chaleur du Soleil devenant plus puissante, dissiperont heureusement ces funestes dispositions. Outre que la fecondité de nos premieres recoltes nous doit servir de gages de la misericorde de Dieu.



Hiftoire méchanique des defordres de la derniere Claffe.

LE cerveau eft d'une fubftance fi délicate, & d'un artifice fi parfait, qu'il eft fufceptible des moindres defordres de l'œconomie naturelle. Outre qu'il eft entretenu dans une infatigable activité par les efprits animaux, dont il eft la fource & le refervoir : il eft par leur moyen comme le centre & le point d'appuy fur lequel pofe ce balancement general du grave & du leger, dont nous avons cy-devant difcouru. En forte qu'à proportion que l'une ou l'autre de ces puiffances vient à prévaloir, il en refulte dans l'inftant, ou des apoplexies, ou des delires, ou des fiévres lethargiques, ou des fureurs, ou des fommeils favorables, ou des veilles libres & faciles.

Le cœur dépend de ce noble vifcere, comme le refte des parties qui doivent fervir à mouvoir le corps. Mais la méchanique de fes actions eft fi fimple,

que la meilleure partie des Auteurs (plus ingenieux à feindre, qu'heureux à découvrir) ne l'ont pû connoître, tant il est vray que l'extrême simplicité est tres-souvent le voile le plus impenetrable dont la naïve nature se couvre. Le cœur donc dépend du cerveau, parce qu'il n'a d'activité que par l'irradiation des esprits. Nous expliquerons un jour dans l'histoire generale du corps humain, celle de sa méchanique. Ainsi on peut mieux juger par la qualité de ses mouvemens de sa bonne ou mauvaise consistance, que de celle du sang, parce que cette liqueur poussée d'un ventricule à l'autre par la médiation des arteres & des veines, est comme celuy qui est porté dans un carrosse, où sans mouvement, sans action, il fait beaucoup de chemin. Mais comme le sang fait en même temps deux grandes operations, l'une interieure dans le propre sein de sa substance, laquelle se nomme fermentation : l'autre exterieure & plus manifeste, qui est son passage continuel des arteres dans les veines, & des veines dans le cœur, qui s'appelle circulation, pendant que le
cœur

cœur le détermine par l'effort de ſa conſtriction, à parcourir toutes les parties, & que les alternatives de ſa conſtriction & de ſa dilatation font naître les battemens de la diaſtole & de la ſyſtole qui forment le pouls, le pouls nous doit en même inſtant découvrir deux grands myſteres : Par les rhitmes de ſes battemens il nous manifeſte la qualité du cerveau, c'eſt à dire l'abondance des eſprits, l'ordre & la regularité de leurs influences; Et par la dureté ou la moleſſe de l'artere, ſa dilatation & ſa conſtriction, ſa profondeur ou ſon élevation, il nous apprend l'état précis de la fermentation des humeurs, la rarefaction de leurs principes, l'épanoüiſſement de leur ſubſtance. En effet, le ſang n'ayant de luy-même que le mouvement de la fermentation il peut tout au plus étendre ou retrecir le diametre des arteres, puiſque leur canal préte facilement : Au lieu que l'impulſion qui le détermine à circuler rapidement dans toutes les parties eſtant une ſuite neceſſaire de l'effort du cœur, qui eſt un muſcle dont toute la puiſſance dérive ab-

solument du cerveau, doit uniquement appartenir à sa bonne qualité, & à l'abondance des esprits. Mais nous approfondirons davantage cette nouvelle découverte dans l'histoire generale des maladies.

C'est par la raison de cette admirable méchanique que nous avons observé, suivant que la bile a esté plus enflammée, & le cerveau plus violamment troublé par les vapeurs acres & corrosives de cètte farouche matiere, un pouls viste, frequent, dereglé : pendant que la masse du sang chargée de parties trop fixes, & pénétrée de ce tartre acide moins propre à la rarefier, qu'à la coaguler, n'étendoit que tres-peu l'artere: & par consequent rendoit le pouls bas, petit, obscur, bien que l'excés de la chaleur dessechast sa membrane : au lieu que dans les affections pituiteuses où les esprits moins abondans, & d'une agitation plus moderée, ne formoient que des battemens graves, foibles, languissans, sa membrane estant plus relâchée, & les humeurs moins rarefiées, la dilattant tres-peu; ce qui causoit un pouls bas, petit, fuyant, épuisé.

Comme le cerveau abonde particulierement en phlegme, il estoit si susceptible de la malignité de ce tartre, qu'il devenoit le principal lieu de sa tyrannie. Par l'irruption continuelle des vapeurs atrabilaires, les esprits tumultueusement agités causoient un délire continuel : ou le refroidissement d'un phlegme trop abondant & trop fixé suffocquant la chaleur naturelle jettoit dans ces defaillances stupides, ces regards languissans, cette extinction generale de toutes les puissances.

De même qu'un homme accablé d'un fardeau trop pesant, s'efforce de le remuer avec plus de violence, quoy qu'avec moins d'effet, que lorsqu'il est plus proportionné à ses forces. Les esprits trouvant les humeurs moins fluides & plus pesantes, & leurs issuës ordinaires embarassées, n'y pouvoient plus soûtenir que des mouvemens trop foibles pour remuer la masse des organes. C'est pourquoy par le redoublement continuel de leurs agitations ils causoient non seulement dans le pouls ces battemens vistes, frequens, dereglez, vermiculans : mais encore une agitation

convulsive dans toutes les parties. Ainsi le pouls des agonisans devient plus précipité à mesure que leurs forces diminuent. Et dans la derniere scene de nôtre vie on voit quelquefois briller des apparences de reconvalescence. Mais d'autant moins durables, que le reste des forces y est plus abondamment prodigué.

Que le Lecteur prévenu de tous ces symptomes particuliers s'en fasse maintenant une idée generale, s'imaginant que lors même qu'un malade sent ses entrailles dévorées par les premiers & sa poitrine enflammée par les autres, son cerveau devient la principale proye de leur malignité.

Du prognostic de ces fiévres.

LE prognostic de ces fiévres est toûjours facheux, puisque leurs suites sont si funestes, qu'on leur donne tres-justement le nom de malignes. Terme de l'art, qui signifie de tres-mauvaises & tres-indomptables qualités. Aussi voit-on la mort peinte sur le visage de ces

malades dés le premier accés de leurs fiévres par ces traits alterez, cette couleur éteinte & degénerée, ces yeux languissans, cette peau seche aride, ces tempes & ce fronr retiré, ce nez pointu & ouvert : mais ce qui est plus funeste encore, par la prodigieuse defaillance dont le malade se plaint ; ces assoupissemens inquiets, laborieux, ces rêveries, ces delires, cette fiévre vehemente, ces douleurs vagues & errantes dans les costez, & le desordre general des entrailles, leurs constipations invincibles, leurs tensions douloureuses, ou les décharges symptomatiques de leurs selles mal conditionnées : Enfin par cette mauvaise qualité du sang, & cette dépravation du cerveau, que le pouls manifeste, le Medecin n'est que trop convaincu de la mort prochaine du malade. Il est vray qu'il n'en sçauroit d'abord prédire précisement le terme ; parce que l'ordre des mouvemens naturels est si violemment interrompu dans ces sortes de fiévres malignes & aiguës, qu'il n'y a plus de regles dans l'évenement de leurs crises. Au contraire, aussi épouvanté du peril qu'il voit augmen-

ter à chaque instant, qu'un Pilote au milieu de l'otage : il cede en vain à mille fausses crises, comme à des coufans qui le pourroient dérober au naufrage. Mais sa manœuvre est d'abord interrompuë par de nouveaux incidens. Il trouve à chaque mouvement des écueils également funestes, & voit déja son vaisseau trop fracassé, pour resister plus long-temps.

Toutefois il en réchappe quelques-uns, soit que le mal les ait d'abord moins violamment pénétrez que les autres, ou que leurs temperamens ayent esté plus susceptibles du secours des remedes. Mais leur nombre est si petit par malheur, & les suites de leur convalescence si tristes, si languissantes, qu'on peut dire que le mal n'a fait que changer la forme de ses symptomes dans une foiblesse habituelle.



DERNIERE PARTIE.

Du choix des remedes specifiques contre la malignité de ces fiévres.

QUoiqu'il n'y ait jamais d'occasions où la Medecine opere de plus grandes choses qu'en ces maladies, elle a le malheur de les voir d'abord si obscurcies par l'effort d'un mal superieur à ses remedes qu'on se deffit alors plus que jamais de son utilité. Car on ne conte pour rien les jours qu'elle dérobe à l'avidité de la mort ; & les tréves si favorables aux penitens, qu'elle ménage en faveur de leurs consciences, malgré la fureur des plus violens symptomes. Il est vray que ces maladies, ausquelles on voit que toute la nature s'interesse, portent le caractere de fleaux de Dieu justement irrité. Mais avec quelque soumission qu'on les doive recevoir, il est permis d'en chercher le remede. On doit mê-

me esperer le trouver, puisque sa Misericorde, qui a toûjours prévalu à sa Justice, nous a donné la Medecine en faveur de nos corps; comme la Penitence pour guerir les maladies dont le peché infecte nos ames. Aussi le Sage si fidele Interprete du Saint Esprit dans l'Ecclesiastique, propose le Medecin comme un don du Tres-haut, qui l'a créé pour estre icy-bas l'instrument de sa Misericorde: & veut qu'on l'honore pour la necessité qu'on a de son secours. En effet, si la nouveauté des symptomes surprennent d'abord cette science, si même leur vehemence l'opprime, elle reprend à la fin de glorieuses revanches; semblable à ces habiles politiques, qui trouvent dans l'art du temps des resources assez heureuses pour dédommager pleinement leur foiblesse, des insultes qu'ils n'ont pû prévenir. Mais d'ailleurs, ne faut-il pas qu'elle connoisse son ennemy avant de le combattre avec succés: & pour le connoître, qu'elle consente à beaucoup de morts, afin de tirer de leur histoire les considerations qui la doivent guider. Aussi a-t-on vû dans tous

les temps d'habiles Medecins ſignaler leur doctrine par ces glorieux retours.

Je ne doute point qu'il ne s'en trouve aujourd'huy de fort capables de ſucceder à leur gloire. Pour moy qui oſe propoſer mon ſecours avec moins de confiance que de zele : je declareray naivement de quelle maniere j'ay traité des malades, auprés deſquels j'ay le mieux réüſſi.

Ces reflexions que j'ay faites ſur l'hiſtoire de ces maladies ayant donné lieu au ſyſteme que je viens de propoſer, j'en ay conclu que leur curation devoit rouler ſur les moyens de cuire, digerer, reſoudre ce qui eſtoit trop crud ; de diſſoudre ce qui eſtoit trop épaiſſi ; & de chaſſer par les iſſuës les plus proches ce qu'une crudité funeſte retenoit concentré.

Comme le premier obſtacle qui s'oppoſe à l'effet de ces remedes, & la matiere du mal la plus copieuſe ſont dans l'eſtomac & les entrailles : j'ay crû les en devoir écarter, ſuivant le conſeil d'Hippocrate, qui dit qu'il faut purger par l'iſſuë la plus proche de la ſource, qu'on doit ſe ſervir des émetiques quãd

l'estomac est rempli, & qu'il est fatigué par une *cardialgie* importune ; enfin qu'on ne sçauroit purger trop promptement lorsque la matiere abonde, & que le mal est pressant. C'est pourquoy j'ay preferé la tartre émetique à tout autre remede, pour peu que le malade ait esté capable d'en soûtenir l'operation.

Le tartre émetique m'a semblé plus seur que le reste des preparations *antimoniales*, parce qu'estant de luy-même fixe, incisif, pénétrant, il resiste plus puissamment que les autres remedes à l'effort de la fermentation qu'excitent les excremens. Car on ne sçauroit trouver de remede d'une vertu assez stable, n'y ayant rien de plus malheureux pour un Médecin, & de plus funeste à un malade, que ceux dont la vertu équivoque degenere dans les entrailles, & arme, s'il faut dire ainsi, le mal, au lieu de le dompter. Pour cette raison les plus fameux Praticiens préferent les remedes que la chaleur constante du feu a long-temps exercez, à ceux dont la moindre fermentation est capable d'alterer les proprietez. Ainsi méprisent-ils toutes

toutes ces plantes émetiques que la moindre *elixation* rend ou purgatives, ou diuretiques ; outre qu'ils ont remarqué dans leur compoſition un ſoufre volatile, acre & corroſif, à peu prés d'une nature arſenicale propre à enflammer conſiderablement les humeurs. Mais ils tirent de ces mêmes ſimples les ſels eſſentiels, ou les ſoufres ſpecifiques, afin d'en rendre les ſecours moins équivoques: & concerter plus ſûrement la méchanique de leurs operations par la connoiſſance parfaite de leur eſtre. En quoy, certes, ils imitent judicieuſement la nature, qui ne met aucune matiere en œuvre avant d'en avoir premierement diſpoſé les principes par ſes analyſes, ſes meſlanges, ſes cohobations.

On ne voit à la campagne que trop frequemment le malheureux effet de ces plantes émetiques Car ſi-tôt que cet acide volatil mineral eſt dompté par le fixe & le corroſif des ordures : & que les ſoufres acres & cauſtics ſont mis en action par la chaleur de l'eſtomac, il s'excite un boüillonnement ſi horrible dans les humeurs, que la fiévre ardente,

les douleurs cruelles, les insomnies, en un mot que le malade se trouve malheureusement empoisonné.

Il ne faut pas moins de preparations pour les remedes, que pour les alimens. Ainsi la medecine doit estre aussi industrieuse à les cuire, fermenter, analyser, mesler, dissoudre, épaissir, selon ses desseins, qu'exacte & reguliere dans leur choix. Quoy que nous ayons un tres-grand nombre de livres sur cette matiere, j'en pourray donner quelque jour un nouveau de mes experiences particulieres.

Je commence donc brusquement la cure de ces fiévres malignes par l'émetique, afin de vuider promptement, abondament & sûrement une partie des matieres que j'accuse. Mais pour peu que je puisse differer lorsque je suis persuadé que les matieres sont trop épaissies pour se détacher facilement, je fais préceder le premier jour quantité de tisanne fondante & resolutive, que je donne en petits verres fort chauds, afin qu'ils dissolvent mieux ces limons tenaces & gluans, & les disposent à une plus heureuse évacuation. Ainsi au lieu

de remplir ſuivant la methode ordinaire l'eſtomac dans le temps de l'operation pour fondre les humeurs : j'ay experimenté qu'il convenoit mieux de le preparer d'abord, avant que de donner l'émetique, afin d'épargner au malade les horreurs dont il eſt pénétré , quand on luy offre pour lors quelque breuvage. Outre que dans le peu de ſéjour que font les boüillons dans un eſtomac agité , ils donnent ſi peu d'atteintes à des matieres trop épaiſſies, qu'elles demeurent conſtamment attachées à ſes membranes pendant que toute l'operation n'eſt déterminée que ſur les boüillons ; ce qui fatigue tres-inutilement le malade. Lors donc que je puis prendre mes devans ordinaires , je fais le matin préluder le malade par cinq à ſix verres de tiſanne plus ou moins , ſelon ſa portée & la qualité des matieres que j'accuſe , & ne donne l'émetique que ſur le midy.

Ces précautions conviennent particulierement aux gens bilieux , parce que les autres ſont ſouvent aſſez humides. Toutefois on ne riſque rien par cette pratique : Car ſouvent même les

préparations font vomir, & tiennent lieu du remede. Outre que suivant le conseil d'Hippocrate, on doit rendre les humeurs tres-fluides, avant de les purger.

Alors on laisse vomir le malade sans l'importuner avec le boüillon. Et il vomit avec moins d'effort, & plus de succés par l'entiere évacuation des glaires fixes & pesantes, qui se dérobent aux prises de l'estomac lorsqu'il est rempli.

Je ne laisse jamais long-temps vomir un malade, parce que ses efforts l'épuisent trop, & sont toûjours perilleux. Outre que l'estomac se doit nécessairement dégager d'abord quand ses matieres sont bien disposées : j'arreste donc ensuite le vomissement en précipitant par les selles par deux grands verres d'eau chaude chargés de crême de tartre, ou aigrie d'un peu d'esprit de soufre, ou de nitre, ou de vitriol, ou de sel. Le dernier est préferable aux autres, quand la crême de tartre ne fait pas dans l'instant son effet ; ce qui manque rarement.

Souvent néanmoins on estime dans

les vomiſſemens ces décharges de bile pure, qui viennent à la fin de l'operation. Pour moy je les crains ſi fort, que dés qu'elles commencent, je donne le change au remede par l'iſſuë d'enbas, à cauſe qu'elles ſont des marques certaines que l'eſtomac eſt vuide, & qu'il les tire par l'effort de ſes ſecouſſes du *duodenum*, où le foye comprimé les répand abondamment. En effet, c'eſt alors que le malade commence à ſe ſentir épuiſé, & qu'il a beſoin de repos. Car une régle certaine eſt que dans le vomiſſement il ne faut jamais juger de l'évacuation par ſon abondance ou ſa mediocrité, mais uniquement par le reſſentiment du malade.

Lors qu'il a fait quelques ſelles, je fais preparer une priſe d'excellent caffé, que je luy donne, ou demy verre de vin d Eſpagne tres pur, ou de quelque autre liqueur fortifiante. Eſtant perſuadé que dans ces ſortes de fiévres, où la pouriture & la malignité abondent, on ne ſçauroit aſſez fortifier. J'ay toûjours heureuſement experimenté, que rien ne donnoit plus de vigueur à un malade, que ce qui anime agreablement un hom-

me sain. Mais d'ailleurs Hippocrate nous dit si judicieusement, que nous ne devons pas faire de scrupuleuses attentions à ce qui est froid ou chaud, &c. mais à l'amer, à l'aigre, au salé, parce que c'est précisément dans l'excessive qualité de ces choses que l'essence de la maladie est posée. Enfin nous éprouvons si frequemment qu'un verre de vin qu'on nous dérobe, ragoûte, fortifie, r'anime heureusement nos malades, que j'apprehende plus la deffaillance où un regime trop exact laisse tomber un malade, qu'une chaleur tres-vive.

Beuvez un peu de vin, mais de celuy qui a le plus de liqueur : Car tout vin petit, verd, crud, est un poison ; & vous supporterez mieux l'effort de vos accés, quoy que plus enflammez, que si pour en diminuer l'ardeur, vous tombiez dans la defaillance, faute d'un tel secours.

Comme il n'est point de corps plus impurs, & qui par consequent selon la tres-sçavante remarque d'Hippocrate, supportent moins les purgations, que ceux qui sont nourris d'alimens de mauvais suc : il n'est point de maladies où

l'on doive moins insister sur les purgatifs, qu'en nos fiévres, & où il faille plus fortifier, malgré le phantôme de chaleur qu'on craint si fort de r'animer. Ainsi dés le moment qu'on a évacué l'estomac par l'émetique, & purgé les entrailles en précipitant ses dernieres operations par les selles, on ne doit plus penser aux remedes purgatifs. Il arrive même pour peu qu'on differe à appeller le Medecin, ou que luy-même temporise par timidité, que le moment de le donner avec succés échappe, à cause que les forces du malade sont en peu de tems si épuisées, le cerveau si abondamment rempli d'humeurs, les esprits tellement absorbez par l'exhaltation maligne des matieres, tout le sang si fort broüillé par la fiévre excessive, enfin l'estomac vuide & déchargé dans les entrailles d'où les veines ont succé tout le venin, qu'un si violent remede donné trop tard jetteroit le malade dans la derniere extrémité ; Outre qu'il ne tireroit plus la matiere du mal, qui s'est alors répanduë dans toute l'habitude du corps. C'est en quoy le malheur est grand, & pour la santé du malade, &

pour l'honneur du Medecin, que les Apotiquaires occupent de leurs breuvages ordinaires les premiers jours de la maladie, & n'appellent, selon leur mauvaise coûtume, les Medecins qu'aprés que le mal est devenu insurmontable.

Cependant quand on a perdu le moment favorable pour étouffer le monstre dans sa naissance, on s'est efforcé de suivre les indications que sembloit donner la nature pour les purgatifs, par les tisanes laxatives & rafraichissantes faites avec les *tamarins* & le *diaphoretique* d'antimoine non lavé. Mais le succés en ayant esté plus malheureux qu'utile, la fiévre augmentant toûjours, le délire se confirmanr, la sécheresse de la langue, la tension des entrailles, en un mot le reste des symptomes devenant plus fâcheux, on a crû devoir tenter d'autres moyens.

Je dois néanmoins avoüer que j'ay vû parmy un tres-grand nombre de malades, quelques-uns mieux servis que les autres de ce remede estant redevables de leur guerison aux évacuations importunes qu'il leur a procurées : soit que la force prodigieuse de

leur temperament les ait pû soûtenir, ou qu'une humeur moins maligne les attaquast. Le diaphorétique non lavé, a l'avantage de resister puissamment à la corruption ; ou pour nous exprimer d'une maniere moins confuse, cette chaux chargée de sels nitreux solidement fixez dans le corps metallique de l'antimoine empêche la fermentation des humeurs, qu'il *réincrude* & fixe considerablement, & de là il cause un flus de ventre ou d'urine tres-abondant.

Les *tamarins* contiennent aussi une legere acidité : mais bien loin de seconder celle du diaphoretique, elle est si superficielle que le premier mouvement fermentiscible l'entraîne dans les veines, où elle augmente alors tres-considerablement le desordre.

Le peu de succés que j'ay donc remarqué dans cette pratique, ne m'a pas engagé à pousser davantage par les selles, croyant qu'il conviendroit mieux de volatiliser les humeurs, & les disposer à l'insensible transpiration, que de les *réincruder* par les purgatifs & les précipiter par les selles. En quoy j'ay suivi le conseil d'Hippocrate, qui ordonne

qu'on détourne par la transpiration la matiere qui produit les lienteries, & déprave l'estomac. J'ay donc fait préferer à ces tisannes celles des plus puissans vulneraires, afin que leur sel doux & balsamique domptât l'aigreur morbifique, digerât peu à peu, attenuât, volatilisât, l'excessive crudité des mauvaises digestions. D'ailleurs, je refléchissois aussi à ce que l'experience rustique de ceux qui fument leurs terres & les couvrent de cendres de lexive indique tres-clairement.

Ces gens nous disent que la sécheresse de la cendre boit l'aigreur froide & humide de la terre, que la chaleur du fumier l'échauffe, & sa graisse la nourit. Mais Nous autres qui sçavons que les cendres sont remplies d'un sel fixe alkali ou poreux, propre à s'unir au sel fixe acide, que nous accusons dans la terre ; & que par l'effort de cette union il s'excite entre les autres substances un mouvement intestin, qui attenuë, exalte, rarefie ce qu'elles ont de plus terrestre & de plus grossier : Nous, dis-je, qui sçavons que la matiere des excrémens est composée

de ce qu'il y avoit de plus fixe & de materiel dans l'aliment ; & qu'elle eſt tellement pénétrée du levain de la premiere digeſtion & du reſte des humeurs dépoſé par les arteres dans les entrailles, qu'elle ſe refont d'elle-même à l'air : nous jugeons que ces matieres ne ſont propres à feconder la terre, que parce qu'elles l'adouciſſent, la volatiliſent, y introduiſant une fermentation dont elle auroit eſté incapable ſans leur ſecours. Je conclus donc de cette connoiſſance generale, qu'afin de ſurmonter l'aigreur minerale que j'accuſe, il faut ſe ſervir des alkalis propres à émouſſer ſes pointes, à reſoudre & ſubtiliſer ſa maſſe, conſiderant nos humeurs trop crües pour nous nourir, à peu prés comme une terre trop ſterile par l'aigreur exceſſive dont elle eſt pénétrée.

J'ordonne donc des tiſannes, ou pour mieux dire, des hydromels faits avec les vulneraires qui abondent le plus en ſel volatil ; tels que ſont particulierement ceux qui croiſſent ſur les rochers, auſquels j'aſſocie les aquatiques tels que le creſſon des fontaines que je fais

long-temps boüillir avec d'excellent miel de Narbonne, pour qu'il tire une plus forte teinture de leur sel volatil huileux.

Plus les temperamens sont bilieux, moins j'y ajoûte de miel, & de vulneraires balsamiques, parce que je crains la grande vivacité des soufres. Mais je trouve leur secours si favorable pour les pituiteux, dont ils adoucissent agreablement le phlegme aigre & chargé de tartre, que j'y ajoûte même les menthes, les pouliots, les marjolaines. Ce n'est pas que la bile ne soit une humeur plus froide qu'on ne s'imagine; j'en puis assez juger par moy-même, pour en connoître le juste temperament; & j'ay trouvé plus de succés dans les breuvages chauds que dans les rafraichissans, lorsque j'en ay voulu surmonter la mauvaise qualité. Toutefois la regle la plus generale & la moins équivoque pour en bien juger, est de ne le faire jamais que par comparaison; sur tout dans les évenemens où une fiévre continuë l'irrite, car elle est aussi bisarre que farouche & cruelle.

Je prescrits de tres-fréquens usages

de ces hydromels que j'ordonne chauds, afin que leur quantité refroidiſſe moins l'eſtomac, & diſſolve mieux ce qu'un reſte d'ordures y peut cauſer de deſordres.

Quand l'exceſſive quantité des vers ſe manifeſte par des ſymptomes particuliers, je fais conduire par un purgatif approprié beaucoup de ſublimé doux afin de les tuer, & d'entraîner par les ſelles une partie de leurs ordures. Mais ſouvent on n'a pas beſoin de ce remede lorſqu'on a fait préceder l'émetique, parce que l'odeur metallique de l'antimoine eſt un ſpécifique admirable contre cette effroyable corruption. Je fais réïterer trois à quatre fois ces petits bols, afin de l'éteindre entierement par diverſes repriſes, & je fais boire enſuite une forte decoction de petite *centaurée*, de *ruta capraria*, de *ſcordium*, & d'*abſinthe*.

Enſuite je ſeconde l'opération des vulneraires par les confections cordiales, entre leſquelles celle d'alkermes me ſemble ſpécifique, y faiſant ajoûter les perles, les yeux d'écreviſſes, les coraux, parce que j'apprehende peu que

ces substances créteuses & bolaires forment dans l'estomac des coagulations limoneuses, qui se précipitent & s'invisquent dans son fond : les fréquentes potions de nos hydromels entraînant tout avec rapidité dans les entrailles. Néanmoins comme leur consistance est trop terrestre pour pénétrer dans les veines, & absorber l'acide metéorisé que nous y accusons, on trouve dans un sel volatil alkali, d'une consistance tres-solide, bien que d'une nature étherée, un specifique assez sûr. On en met une cueillerée dans une pinte d'hydromel, & on en prend fréquemment le jour & la nuit avec bien du succés. Pour composer ce sel, on prend le corps le plus fixe de l'aliment qui nous est le plus familier : on l'exalte, on le spiritualise, on le rarefie, suivant le principe des *Sages*, qui disent que *nature se plaît en nature*. Car de même qu'il n'y a rien de plus propre à adoucir le sublimé corrosif que le mercure parce qu'il en est la baze, & à dompter l'arsenic, que l'eau commune des metaux, puisqu'il n'est que leur exhalaison condensée : on ne sçauroit trouver

trouver qu'en ce propre ſel, contraire en vertu mais le même en ſubſtance, un remede certain contre l'aigreur minerale de nos fiévres. C'eſt ce que ces mêmes Sages nomment *Rebis.* Je parle icy en peu de mots à ceux qui les ſuivent, & qui meritent par des ſoins infatigables la gloire d'être placez au nombre des *Adeptes.* Ce remede eſt tellement concerté ſuivant les regles de l'agriculture, qu'il n'eſt point de terre ingrate ou ſterile, dont on ne puiſſe vaincre la malignité ſuivant ſa méchanique. Toutefois comme les remedes ont beſoin pour agir d'une diſpoſition favorable, & qu'il ſe rencontre beaucoup de ſujets dans leſquels l'abondance répond à l'intemperie, bien que les ſaignées ſoient ordinairement peu favorables dans ces ſortes de fiévres, j'en preſcrits ſouvent quelqu'une d'abord, afin qu'en diminuant la maſſe des humeurs, elle circule, fermente & ſe rarefie dans ſes vaiſſeaux avec plus de liberté.

Je n'ay point encore trouvé de remede plus univerſel que la ſaignée; parce qu'elle ne diminuë pas ſeulement une trop grande abondance, elle diſ-

pose aussi les matieres à diverses sortes de *dépurations*.

Si l'on veut bien se rappeller icy la comparaison que j'ay tantôt faite du sang & des esprits avec le balancier d'une montre & ses ressorts, on comprendra que de même qu'il ne faut que décharger le balancier quand il opprime trop les ressorts pour en augmenter l'activité, il n'est point *d'élixirs* & de quintes-essences capables de rétablir la vivacité des esprits absorbez dans les humeurs aussi promptement & puissamment, qu'un peu d'évacuation par la saignée. Ainsi on réveille une fermentation étouffée, & par l'effort de ses mouvemens qui se r'animent à proportion que les vaisseaux sont moins remplis, les transpirations, les sueurs, les urines, les selles, les salivations, en un mot toutes les décharges naturelles sont heureusement rétablies.

Le premier effet de ces saignées sagement prescrites dans les fiévres malignes, est d'augmenter considerablement la fiévre : Mais bien loin que cet accident doive allarmer le malade, & que les assistans doivent craindre, on en doit

favorablement présumer, lors particulierement qu'on voit suivre immediatement des sueurs ou même du pourpre, puisque ce sont-là des marques certaines d'une plus grande liberté des humeurs, qui s'épurent par le redoublement de leur fermentation. Les douleurs plus aiguës & errantes dont le patient se plaint aprés celles d'une pesanteur orbe & aggravante, sont pour luy des témoignages également heureux. Mais le Medecin s'en doit alors tenir à cette seule saignée, & ne penser plus qu'à entretenir par les akali volatils, les sels volatils huileux, les essences balsamiques, les cordiaux, les confections, les tisanes, les hydromels vulneraires, une fermentation libre & vive sans être precipitée & tumultueuse. Car les douleurs qui suivent le nombre des saignées sont d'autant plus funestes, que par le defaut du sang pour reprimer les esprits (aussi impetueux que les ressorts délivrez du joug du balancier) le délire, les convulsions, & l'entiere defaillance terminent malheureusement la vie.

Il n'y a donc que la trop grande ple-

nitude qui nous engage à la saignée. Et comme les humeurs peu rarefiées pour estre trop fixes peuvent estre facilement réduites au point d'une loüable quantité par une ou deux saignées, je passe tres rarement à la troisiéme. Quand même j'observe dés la premiere que le cerveau s'échauffe, bien loin d'insister pour rabattre & déprimer les esprits, je prefere les anodins, les tisanes, les emplâtres vesicatoires sur les épaules, les ventouses, les epithémes & les frictions, ayant experimenté qu'on augmente trop souvent les desordres du cerveau, quand on donne trop de liberté aux esprits par la diminution du poids des humeurs. Néanmoins les secondes & les troisiémes saignées peuvent estre hardiment faites dans la jugulaire, au front, aux tempes, lorsqu'on n'a pas beaucoup desempli par la premiere. Mais au défaut de ces saignées, toûjours tres couteuses au malade, je fais appliquer des ventouses sur les jugulaires à deux & trois reprises, sans scarification, & fais aussi bien frotter le malade de haut en bas, depuis la nuque du col jusques aux lombes ; &

enſuite je luy fais appliquer les emplâtres veſicatoires.

Je conſidere la ſaignée dans l'occurrence de nos fiévres malignes, comme l'émetique. C'eſt à dire que ſi on ne la preſcrit d'abord, elle devient à la fin plus funeſte que ſalutaire ; parce que les eſprits ſont auſſi tôt épuiſez, le cerveau inondé de vapeurs, & les humeurs affaiſſées. De maniere qu'en ceux-là même où l'on remarquoit par le pouls une grande plenitude, les humeurs eſtant fort rarefiées, on ne trouve plus rien qui l'indique peu de tems aprés. Car leurs principes déprimez, faute d'eſtre ſoûtenus dans leurs rarefactions ordinaires par les eſprits qui manquent, ne compoſent plus qu'une liqueur ardente, coagulée, peſante, à peu prés comme du plomb fondu. Ainſi on a perdu le tems de réveiller la fermentation, & de procurer aux parties les plus fixes la rarefaction qu'elles doivent avoir. Il en eſt comme de la paſte, plus on ſuſcite la vertu de ſon levain, par une chaleur proportionnée, & un air libre & commode ; plus elle s'étend, ſe gonfle, ſe

multiplie, au lieu qu'elle se durcit, se déprime & s'affaisse, faute de l'activité du levain.

On peut donc assurer, que bien que la plenitude reste toûjours dans le malade qu'on a manqué d'évacuer, elle cesse de se manifester par les signes ordinaires, & dégénere en qualité : c'est à dire qu'il se fait d'étranges coagulations dans les veines ; que le sang y devient grossier, pesant, impénetrable à l'effort des esprits ; en sorte qu'au lieu de ces chaleurs animées par lesquelles la force, le courage, la santé sont heureusement reparez : il n'y regne plus qu'un feu de fusion, une ardeur febricitante qui consume & devore tout.

Tâchez donc de reparer par les volatils le tems perdu. Et si dés les premiers accés les moëteurs importunes, ou le dévoyement symptomatique traversoit le dessein des saignées, insistez fierement sur ces remedes fortifians, selon le conseil d'Hippocrate, qui nous dit de preferer dans les maladies douteuses, ceux qui reparent la force à ceux qui évacuent : concluant même du par-

ticulier au general, qu'on doit eſtre auſſi liberal de *corroborants*, que avare de purgatifs. Mais ſur tout que le mouvement biſarre des fauſſes criſes, que la vehemence des ſymptomes, que la nouveauté de leurs accés; en un mot, que tout ce qui peut ſurprendre dans le cours de ces maladies ne vous impoſe point; enviſagez la cauſe des effets, fixez y vos regards comme à l'unique but que vous devez atteindre : attaquez le corps de l'hydre, au lieu d'en combattre les teſtes: penſez uniquement à pénétrer vers cet acide interieur; mortifiez-le par ſon contraire: ne purgez, ne ſaignez, ou plûtôt ne commencez pas par la ſaignée, afin de purger avec plus de liberté & moins d'effort, que dans la penſée d'ouvrir un chemin à voſtre ſpecifique. Car ce ne ſeront ni les ſaignées, ni les purgations qui détruiront le mal, mais l'alkali balſamique, les elixirs, les meilleurs vulneraires, le ſang de bouc, philoſophiquement preparé, les fleurs de ſel armoniac, celles de ſoufre, de benzoin, les extraits aromatiques de laurier, de rhuë, d'abſinthe, de *ruta capraria*, de

sauge, de romarin; tirez avec la decoction de leur lexive, afin de corrompre leur amertume, & d'en rarefier d'autant plus le composé.

Je propose peu de remedes; mais j'en conseille un long usage, afin d'épuiser par le tems, ce que nous ne sçaurions détruire tout d'un coup. D'ailleurs, comme j'écris à des gens intelligens, j'ay plus dessein de manifester mes intentions, que de prescrire des receptes, puisqu'il doit estre d'un habile Medecin comme d'un Peintre, qui ayant posé ses couleurs simples sur sa palette, en fait le mélange selon l'exigeance du coloris qu'il veut imiter. Car il faut que le Medecin proportionne non seulement par rapport aux divers temperamens la qualité de ses remedes; mais qu'il les concerte aussi sur l'idée du mal qu'il veut attaquer. C'est pourquoy il ne sçauroit d'abord trouver de remedes trop simples, afin d'en mieux temperer le mêlange. Mais quel guide plus seur peut-il suivre dans cette difficile carriere que la nature même? Elle décompose plûtôt ses matieres par l'artifice de la corruption, avant d'en for-

mer de nouvelles compoſitions, qu'elle n'adjoûte à leur maſſe. Toutefois rien n'eſt plus parfait & plus accompli que ſes ouvrages. Qu'on ne s'embaraſſe donc point de ces longues receptes, où l'Apoticaire gagne plus que le malade ne profite. Ce n'eſt point à proprement parler, à nous de purger, faire ſuer, uriner, mais à délier les mains de cette nature, à ſolliciter ſes mouvemens, à diſpoſer ſes matieres. C'eſt-là ce qu'Hippocrate appelle cuire, digerer, mûrir, avant de purger, prétendant que la nature eſt ſeule capable de guerir. Ainſi l'unique deſſein de nos remedes eſt de fondre, reſoudre, rarefier, volatiliſer, afin que les matieres ainſi diſpoſées rentrant dans une diſpoſition naturelle, rétabliſſent puiſſamment la ſanté.

Voilà en peu de mots le plan de ma methode *curatoire*, où j'ay affecté de ne déterminer aucunes receptes, crainte d'armer l'imprudence d'une infinité de perſonnes, qui font impunément la Medecine, ſans ſçavoir qu'il eſt des remedes comme des forces mouvantes dans les méchaniques ; c'eſt à dire

qu'ils n'ont de vertus favorables, que par comparaison avec les sujets de leur destination ; ce qui suppose beaucoup de connoissance.

Enfin, la nécessité d'estre court dans cette Dissertation, m'a fait passer légerement sur plusieurs matieres si utiles & si belles, qu'elles auroient dû estre traitées plus à fond. Mais pour peu que je m'apperçoive que le public aura reçû favorablement mes pensées, je luy donneray un Cours general de Medecine, qui ne satisfera peut-estre pas moins sa curiosité.

FIN.


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

